

DU DROIT DE MAL PARLER UNE LANGUE

Vincent HENRY

Ce petit article est une forme de réponse à l'idée lancée par une de mes collègues de la chaire de langue romane de l'ASE lors d'un débat sur les méthodes d'apprentissage en langue vivante organisé à l'Institut Français de Bucarest en mars dernier. Cette enseignante de français, à qui je renouvelle ici l'expression de toute mon amitié et de toute mon estime, proposait, pour répondre à la mauvaise maîtrise syntaxique des étudiants, de couper court aux interventions des apprenants en classe lorsque ceux-ci commettaient trop de fautes.

Je parle roumain... c'est en tout cas ce que tout le monde dit et comme je suis assez sensible aux flatteries je suis assez porté à le croire. On me demande souvent comment je l'ai appris, si cela a été difficile... Je ne sais jamais trop quoi répondre, ça n'a pas été difficile et je ne l'ai pas vraiment appris dans la mesure où je n'ai pas eu de professeur. J'ai bien feuilleté quelques méthodes de roumain mais elles étaient si ennuyeuses qu'elles me sont toutes tombées des mains. J'ai commencé à comprendre cette langue en l'écoutant dans la rue, en achetant des pommes de terre au marché, en regardant des films sous-titrés (notamment une quantité importante de mauvais films américains), en ayant des amis roumanophones, en supportant les commentaires politiques ou footballistiques des chauffeurs de taxi. J'ai commencé à la lire en déchiffrant, ce que conseille par ailleurs vivement une récente campagne d'information, les étiquettes des produits alimentaires, en lisant les titres des journaux, puis des articles, des poèmes, quelques livres... Dépassant la compréhension passive j'ai commencé à pouvoir m'exprimer de façon très hésitante puis avec de plus en plus d'assurance sans aucune honte pour ma syntaxe douteuse et mon accent immédiatement identifiable. Cinq ans après le début de cet apprentissage je peux suivre parfaitement n'importe quel discours (hormis peut-être les discussions très populaires, le roumain parlé sur les étals des marchés me semble en effet beaucoup plus complexe que celui utilisé dans les conférences, ce qui le rend particulièrement intéressant) je peux intervenir dans n'importe

quelle conversation et m'exprimer en public sur la plupart des sujets, je lis à peu près tout, bien qu'avec difficulté pour la littérature, je confesse par contre ne pas savoir écrire autre chose que des cartes postales et non sans peine encore.

Je pourrais être pris comme exemple d'un processus d'apprentissage entièrement communicatif; plongé dans un bain linguistique j'ai acquis le roumain en étant constamment confronté à des situations de communication réelle, la maîtrise de cette langue s'est construite chez moi sans suivre un plan établi par une graduation des difficultés linguistiques mais en fonction des besoins du moment. Voilà pour mon expérience d'apprenant; je suis donc autonome en roumain, j'utilise cette langue dans mon travail et dans la vie de tous les jours et ce que je ne sais pas faire c'est tout simplement parce que je n'en ai pas eu besoin jusqu'à présent.

Et pourtant d'un point de vue scolaire je suis ce qu'on appelle un cancre : je ne suis pas sûr de conjuguer correctement le moindre verbe à l'indicatif, j'utilise les temps et les modes de façon aléatoire, ma phonétique est épouvantable etc... Je demandais un jour à un ami *parfaitement* quadrilingue: «Est ce que je fais beaucoup de fautes en roumain?» Il me répondit «Ton roumain n'est qu'une immense faute».

D'un certain point de vue il avait raison. Ce garçon d'une franchise un peu brutale est un tenant des méthodes traditionnelles, grammaire, traduction, liste de vocabulaire, cette façon de faire l'a conduit à moins de trente ans à être locuteur de français, d'anglais, de russe et d'espagnol. Si je veux un jour devenir non pas seulement un locuteur de roumain efficace mais un bon locuteur de cette langue il ne me reste plus qu'à apprendre par cœur les tableaux de conjugaisons, les pluriels des mots et ainsi de suite. J'ai atteint les limites de ma démarche et je ne progresserais plus sans cet effort. J'en ai envie comme j'ai également envie d'apprendre le russe, de perfectionner mon anglais, de prendre des cours de danse de salon, de visiter le Sénégal et mille autres choses encore, en aurai-je le temps et le courage? En négligeant la grammaire je me suis retrouvé dans une impasse.

Qu'on le veuille ou non la didactique des langues se heurte toujours au problème de l'enseignement de la grammaire, des voix s'élèvent fréquemment pour se plaindre du faible niveau de correction grammaticale des apprenants de langue étrangère, le coupable semble tout désigné: les «nouvelles» méthodes d'apprentissage des langues c'est-à-dire les approches communicatives.

Les reproches qui leur sont adressés sont systématiquement les mêmes: l'approche communicative a rejeté la grammaire et le métalangage, les cours en deviennent difficiles à structurer, la progression des apprenants est aléatoire, ils communiquent certes mais dans un sabir que beaucoup jugent inacceptable.

Alors, haro sur ces méthodes? Mais comment oser ne pas «faire du communicatif» aujourd'hui?

La tentation du retour en arrière est certes forte mais elle est sans doute trop pédagogiquement incorrecte pour s'afficher comme telle. Aussi assiste-t-on à un retour massif de la grammaire dans les cours de langue ou dans les méthodes récemment éditées mais toujours sous l'étiquette communicative que l'on n'ose pas enlever sous peur de paraître absolument et définitivement rétrograde. Le problème majeur de cette tendance vient du fait que l'on combine par exemple dans une même séquence l'étude d'un acte de parole avec une leçon de grammaire qui n'a souvent qu'un rapport très lointain avec ledit acte de parole. Cela entraîne souvent les conséquences suivantes; soit on étudie séparément l'acte de parole (un peu pour s'amuser) et la leçon de grammaire (pour travailler sérieusement) soit l'acte de parole ou le savoir-faire (enfin le «truc» communicatif) sert de prétexte à une leçon de grammaire qui ne dit pas son nom. C'est ce que Jean-Claude Beacco dénonçait, il y a quelques années déjà, comme la victoire de la «pédagogie éclectique».

Les plus optimistes y verront un juste retour de choses, un équilibre entre les lourdeurs d'un enseignement trop normatif et les excès d'innovation pédagogique des années 70, peut être serait – il plus juste d'y voir une mauvaise interprétation des méthodes communicatives qui n'ont jamais prétendu à l'abolition de la grammaire dans les classes de langue mais bel et bien à la subordination de celle-ci aux objectifs de communication.

L'expérience personnelle décrite plus haut n'est qu'une sorte de vulgate de l'approche communicative telle qu'on l'a trop souvent comprise: apprentissage au fil des besoins de communication, grammaire «déduite» par

l'apprenant lui même, avec pour idéal absolu l'acquisition d'une langue étrangère par simple imprégnation. Cela fonctionne jusqu'à un certain point, mais cela n'a rien de nouveau, n'importe quel immigrant, n'importe quel marin au long cours a pu en faire l'expérience et ce depuis bien longtemps, de plus c'est tout le contraire de ce que l'on peut appeler une méthode.

Toute la complexité des méthodes communicatives réside dans cet équilibre entre l'acquisition des savoir-faire de communication et celle de la syntaxe d'une langue.

En négligeant trop la grammaire on arrive à la situation décrite plus haut: en se basant essentiellement sur la grammaire on ne parvient qu'à transmettre un système abstrait que bien peu d'apprenants seront en mesure de rendre un jour opérationnel. Une simple juxtaposition des deux ne constitue qu'une apparence de méthode communicative, qu'une démarche sans réel parti pris pédagogique.

Véritable leçon d'autonomie pour l'apprenant, la mise en place d'un cours réellement communicatif est également un vrai défi pour un enseignant de langue; à lui d'évaluer les besoins, de construire une progression, de faire des choix dans le foisonnement des formes du discours, d'osciller intelligemment entre compétence linguistique et compétence communicative, de trouver une juste place pour cette chère grammaire, si rassurante, mais qui ne constitue plus un but en soi. C'est une tâche d'autant plus ardue qu'elle est frustrante: L'évaluation est difficile, l'objet d'étude se démultiplie, l'apprenant progresse tout seul, va où l'on ne voudrait pas qu'il aille. Il arrive même qu'il se perde ou qu'il s'arrête en route. Il arrive que nous, enseignants, nous nous y perdions également.

Les approches communicatives ne sont pas la panacée trop souvent décrite, admettons – le, pourtant elles possèdent des avantages certains sur la méthode grammaire-traduction. Les tenants des méthodes traditionnelles peuvent arguer que les apprenants ayant suivi cette façon de faire ont des bases linguistiques plus solides, progressent de façon plus ordonnée et peuvent ainsi parvenir à la maîtrise linguistique d'un natif cultivé. Cela est vrai mais pour combien d'apprenants? Pour cet ambassadeur autrichien qui réussit un sans faute à la dictée de Mérimée, combien d'élèves, après avoir étudié le français pendant des années, ne peuvent pas faire autre chose qu'annoncer la conjugaison des verbes. L'excuse est toute trouvée «quand on ne pratique pas, on oublie...» Certes, mais dans la plupart des cas les victimes de l'apprentissage

grammatical n'ont jamais pratiqué, elles ont avalé des règles de grammaire qu'elles peuvent régurgiter des dizaines d'années plus tard, elles n'ont jamais su faire autre chose. Quelle formidable perte de temps, quel gâchis pédagogique !

Cela pouvait avoir un sens il y a quelque temps encore, l'apprentissage des langues vivantes était une matière scolaire, un peu abstraite, les quelques rares personnes qui allaient être confrontées à une langue étrangère dans leur existence pouvaient parfois mettre cet apprentissage à profit, elles allaient apprendre à communiquer seules en espérant pouvoir utiliser alors les connaissances grammaticales accumulées. Pour les autres, il ne restait plus qu'à ranger les restes de langue vivante au Panthéon des souvenirs scolaires, aux côtés des formules des identités remarquables, des tirades du Cid et des dates des grandes batailles de l'Histoire.

Voilà sans doute pourquoi il ne faut pas se réjouir trop bruyamment de ce que Daniel Coste appelait «le retour de la vieille dame», en parlant de la grammaire, et ce même si ce retour est masqué.

Malgré leurs défauts, malgré les réelles difficultés que posent leur utilisation, les approches communicatives répondent à un besoin de notre temps, elles sont plus efficaces, plus pragmatiques, elles forment des apprenants capables d'utiliser rapidement, même imparfaitement, une langue étrangère. Ce n'est sans doute pas un hasard si elles ont fait leur apparition à une époque de démocratisation de l'enseignement d'une part et

d'autre part à une époque où les échanges internationaux, les contacts réels entre locuteurs de langues différentes se sont multipliés. Les approches communicatives ne sont pas poétiques, elles ne rêvent pas à l'acquisition parfaite d'une langue (qui peut d'ailleurs avoir cette prétention, même avec sa langue maternelle?), au contraire, elles découpent la langue cible en petits échantillons de langue. On acquiert ces petits échantillons les uns après les autres, en fonction de ses besoins, de ses envies, du temps dont on dispose, on peut s'arrêter à tout moment de son apprentissage mais chaque échantillon de langue acquis correspond à un savoir réel, à une vraie possibilité de communiquer aussi simple soit-elle. Chaque leçon est utile pour elle-même, ce n'est pas une pièce d'une lente et hypothétique construction qui ne trouvera éventuellement son sens que bien plus tard.

On pourra regretter cette recherche de l'efficacité qui va parfois aux dépens de la profondeur, on pourra regretter qu'un apprenant de français puisse parler, sans honte, en négligeant les subtilités du subjonctif passé, au moins s'exprimera-t-il en français sans cette crainte qu'inspirait la grammaire de cette « belle » langue si « difficile » [5]. Il en va de même pour toutes les autres langues que l'on doit pouvoir étudier aujourd'hui non plus comme des objets sacralisés mais bel et bien pour ce qu'elles sont : des codes, utilisables à des niveaux variables et pour des fonctions diverses, servant à communiquer avec l'Autre.

RÉFÉRENCES ET NOTES

- 1 COSTE D., «La grammaire entre linguistique et didactique» in *Grammaire et français langue étrangère*, Actes du colloque organisé par l'Anefle et le Centre Universitaire d'Études Françaises, Université Stendhal de Grenoble, novembre 1989
- 2 DEBYSER F., *La place de la grammaire dans l'enseignement*. Cours Université de Lausanne, 1997
- 3 DUFOUR I., «Compétence linguistique ou communicative» in *Le Français dans le monde* n°328, Clé Internationale, Paris, juillet 2003
- 4 EL FITOUSSI I., «Grammaire et didactique du français» in *Le Français dans le monde* n°328, Clé Internationale, Paris, juillet 2003
- 5 À propos: en quoi scientifiquement parlant une langue est-elle plus «belle» plus «facile» ou plus «mélodieuse» qu'une autre?